

**Liah GREENFELD : Nationalism. Five Roads to Modernity,
Cambridge, Harvard University Press, 1992, 581 p. index.**

Ignaki Olazabal

Volume 19, Number 3, 1995

Pouvoirs de l'ethnicité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015376ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015376ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Olazabal, I. (1995). Review of [Liah GREENFELD : Nationalism. Five Roads to Modernity, Cambridge, Harvard University Press, 1992, 581 p. index.] *Anthropologie et Sociétés*, 19(3), 219–222. <https://doi.org/10.7202/015376ar>

Comptes rendus



Liah GREENFELD : *Nationalism. Five Roads to Modernity*, Cambridge, Harvard University Press, 1992, 581 p., index.

Le nationalisme, en tant qu'idéologie forgée et alimentée, est-il induit par la modernité ou est-ce la modernité qui engendre le nationalisme ? Dans cet ouvrage, Liah Greenfeld renverse le lien de causalité courant voulant que la modernité engendre le nationalisme. Cinq études de cas, magnifiquement documentées, nous mènent au cœur de l'idée moderne de nation, au moment de sa genèse et de son élaboration (quelque part entre le XVI^e et le XIX^e siècle). La thèse est simple, puisqu'elle ne fait qu'inverser le lien de causalité traditionnel. L'argument central consiste en :

a set of ideas or, rather, several sub-sets of ideas, at the core of which lies the idea of the « nation », which I believe forms the constitutive element of modernity. In this belief, I reverse the order of precedence, and therefore of causality, which is usually, if sometimes tacitly, assumed to exist between national identity and nations, and nationalism and modernity : namely that national identity is simply the identity characteristic of nations, while nationalism is a product or reflection of major components of modernization. Rather than define nationalism by its modernity, I see modernity as defined by nationalism. The Weberian idea of the social provides a rationale for this view (p. 18).

Cette construction sociale (une manière de communalisme parmi d'autres), inventée puis exportée, est la consécration de l'acception contemporaine (et universelle) de la nation. L'identité nationale, si elle constitue dans tous les cas une identification entre la culture et l'État en tant que société politique, ne s'abreuve pas toujours aux mêmes sources. L'imagination de la nation — en tant que conscience collective supérieure — diffère significativement dans chacun des États traités dans cet ouvrage. Le sentiment de former un corps constitué autour de la société politique, passant par une identification entre la culture nationale et l'État, n'est pas toujours un produit du romantisme. Il peut se cristalliser bien avant, et sous le mode de la rationalité pragmatique, comme ce fut le cas en Angleterre à la fin du XVII^e siècle. C'est là, faut-il le noter, un moment important, car le modèle de société nationale anglaise devient le barème selon lequel les autres États fonderont leur spécificité socioculturelle (« The birth of the English nation was not the birth of nation ; it was the birth of the nations », p. 23). Si cette idée a pu prendre son envol, c'est parce qu'elle était encouragée par une aristocratie encline à partager un même statut avec les différents ordres sociaux : « In a way, nationality made every Englishman a nobleman, and blue blood was no longer necessary to achieve or aspire to high positions in society » (p. 47). La mobilité sociale n'est plus un processus aléatoire, mais se fonde sur les qualités de l'individu, son éducation et sa culture. La question puritaine définitivement réglée par une volonté populaire (expulsion des fondamentalistes chrétiens vers l'Amérique), l'identité nationale anglaise, émancipée pour toujours des querelles théocratiques, se trouve ainsi consolidée. L'anglicanisme devient religion des Anglais (« protestantism was not only the manifestation of a true faith, but also the manifestation of [...] being Englishman », p. 57). Sachant vite s'adapter aux idéaux du savoir séculaire, lui déléguant même le rôle directeur dans la fabrique de l'identité nationale (« it was no longer religion, but the national idea based on the liberty of the rational individual which united people », p. 73), l'anglicanisme sait aussi garder intacte la sphère du sacré dans la société anglaise. L'association de la science (qui acquiert vite un statut semi-

religieux) au nationalisme anglais constitue la réponse à la réaction puritaine et la consolidation du sentiment national moderne. La rationalité et le savoir expérimental découlent naturellement de cette stabilité socio-idéologique, accomplie vers la fin du XVII^e siècle. C'est grâce à l'éthique protestante que l'esprit scientifique prend son essor, mais « it was nationalism that raised science to the apex of occupational prestige and ensured its institutionalization » (p. 80).

L'ouvrage de Greenfeld vise un but bien précis :

This book [...] concentrates upon the formation of national identity, not its promulgation, and when it analyzes its spread, it addresses the question of the transfer of the idea of the nation from one society to another, rather than its penetration from the center of each society into its periphery. The spread of nationalism in the latter case, an important and interesting topic in itself, doubtless increased the efficacy of national identity as a force of social mobilization, but it had no significant impact on the character of specific nationalisms (p. 22).

Le mérite de Greenfeld, c'est d'avoir puisé dans le verbatim des artisans mêmes de cette entreprise d'identification : des auteurs littéraires pour la plupart, libres penseurs éclairés, témoins privilégiés inquiets de la mouvance anomique dans laquelle sombraient les sociétés européennes. L'anomie (dans le sens de Durkheim) propre à des sociétés où les ordres basculaient affecta directement les artisans-promoteurs de l'imagination ou de l'importation du concept d'identité nationale. Si l'argument de la détresse sociopsychologique est avancé par l'auteur : « [T]he anomaly [...] very often [...] took the form of status-inconsistency, which, depending on its nature, could be accompanied by a profound sense of insecurity and anxiety » (p. 15), elle n'insiste pas sur ce sujet, proposant plutôt un mécanisme pragmatique (en ce sens qu'il mènera à des résultats probants) conduisant à des projections sociales et culturelles spécifiques soumises au domaine de l'État.

La notion de *ressentiment* devient ici fondamentale, en tant qu'elle détermine le processus de reconnaissance de l'Autre — modèle et/ou adversaire — menant éventuellement à la prise de conscience collective d'une identité formée par opposition à celles existant déjà : « [...] the emergence of national identity is accompanied by *ressentiment*, the latter leads to the emphasis on the elements of indigenous traditions — or the construction of a new system of values — hostile to the principles of the original nationalism » (p. 17). Une image d'ordre (restaurant ainsi l'image de la collectivité qui sombrait dans l'anomie) comporte forcément la création d'un ordre symbolique structuré dans la culture. Greenfeld montre, intelligemment, comment chacune des formations sociales étudiées intègre la notion d'ordre symbolique à travers un discours nationaliste toujours unique, tendant tantôt vers le *Herrenvolk*, tantôt vers un universalisme utopiste. Des rapports structurels relient toutefois les diverses conceptions de la nation, mais ce qui caractérise ce phénomène de transfert, c'est que « every society importing the foreign idea of the nation inevitably focused on the source of importation — an object of imitation by definition — and reacted to it » (p. 15). Quatre États, inspirés par la raison moderne occidentale, développent peu à peu, et par contagion (à partir du modèle anglais), leur vision propre du nationalisme.

Tâtonnement millénaire, la nation française ne se constitue pas aussi vite que certains l'ont prétendu (elle est longtemps demeurée au stade de la protonation). En France, l'identité nationale ne se cristallise que vers la fin du XVIII^e siècle, et ce, bien que l'État soit déjà, depuis longtemps, un concept clairement intériorisé par la société des Ordres. Ici, le discours proprement nationaliste est le fruit d'un long développement, d'une succession d'identités partielles, allant de la France Temple de Dieu à la nation bourgeoise, en passant par celle symbolisée en la personne du monarque et son État. Telles sont, selon Greenfeld, les trois identités de la France. La montée de la bourgeoisie ainsi que la prise de conscience par les nobles du pouvoir qui leur échappait favorisent le discours contemporain de la nation, que la Révolution viendra consacrer. La mobilité et la reconnaissance sociale passent par les lettres

(une affaire de l'aristocratie et des gentilhommes philosophes), tandis que la finance devient l'apanage d'une bourgeoisie montante, qui se rendait indispensable (p. 148-149). Ce n'est qu'un siècle après l'Angleterre, et grâce à cette dernière, que la France achève son identification, accédant ainsi à la modernité. L'Angleterre sera, tout au long du XVIII^e siècle, la nation à rivaliser et à combattre, et c'est à cette même période que se réalise la nationalisation du discours social. Les mots *peuple*, *patrie*, *nation* et *État* reviennent, dans la littérature, avec une insistance graduelle. C'est la contribution des philosophes des Lumières qui civilise définitivement, en France, le concept de nation, avec ce paradoxe toutefois que le nationalisme français naît des griefs et frustrations de la classe privilégiée, en tant que forme ultime de réaction à la démocratie libérale (p. 186).

La Russie, pour laquelle Greenfeld utilise la métaphore de Janus, l'aigle à deux têtes dont l'une est tournée vers l'extérieur tandis que l'autre regarde à l'intérieur, forge son identité nationale grâce à un double ressentiment. Longuement élaborée, cette volonté d'identification du peuple avec l'État ne se matérialise qu'au XIX^e siècle, et au prix d'un complexe lié à l'absence de reconnaissance de la part des nations occidentales. L'auteur caractérise ainsi ce double ressentiment :

The terms « Westernism » et « Slavophilism » were coined to characterize an intellectual feud; this feud, however, occurred between friends, people moved by the same concerns, who forever remained sympathetic toward the seemingly opposing views of their opponents. Both Westernism et Slavophilism were steeped in *ressentiment*. Both arose out of the realization of Russia's inferiority and a revulsion against humiliating reality. In Slavophilism, this revulsion was transformed into excessive self-admiration. In Westernism, the very same sentiment led to the generalized revulsion against the existing world and to the desire to destroy it (p. 265).

Dès 1800 se trouvaient réunis les ingrédients de la conscience nationale russe, ainsi que la définition de cette dernière : « The nation was (1) defined as a collective individual, (2) formed by ethnic, primordial factors such as blood and soil, and (3) characterized by the enigmatic soul, or spirit » (p. 261). La divinisation du peuple (la paysannerie ici), « l'esprit de la nation », passe par une sorte de supercherie habile, le nationalisme russe devenant en somme ethniciste, collectiviste et autoritaire (*ibid.*).

Le chapitre le plus spectaculaire est sans doute celui consacré à l'Allemagne. Dans une nuée aux tendances multiples, l'identité nationale allemande se forge au prix d'un combat sans merci entre *Aufklärer* d'un côté, et Piétistes, Romantiques et *Herrenvolker* de l'autre, mais les acteurs véritables nous les trouvons au sein de la classe du *Bildungsbürgertum* — que Greenfeld appelle la « classe dangereuse » —, qui repense les fondements de la culture nationale allemande, en imaginant une identification singulière entre le sujet allemand et l'État (restant encore à créer au temps de Goethe), qui pourrait se résumer dans cette phrase de F. Schlegel : « le concept de nation exige que tous ses membres soient réunis au sein d'une même individualité » (p. 363). L'assujettissement de l'individu à l'autorité collective, cette reconnaissance de l'État en tant que soi collectif propose une conception étrange de la liberté, laquelle ordonne la désintégration de la personnalité individuelle dans la matrice de l'État (p. 349). L'égalité devient donc une folie, un état contre nature. Cette identification se forge au temps de la Confédération du Rhin et s'achève sous le règne de Bismarck. On assiste au passage, dans le champ des idées, du relativisme de Herder, à la proclamation par Humboldt de la supériorité de la culture allemande, pour aboutir enfin à la conception du *Herrenvolk* (ou *völkisch*), dont Wagner établit le portrait, et qui se fonde sur une logique purement piéto-romantique. Le détonateur est fourni par un ressentiment à l'endroit de la France et de l'Angleterre, et la logique de la société politique véhiculée par l'*Aufklärung* est rapidement évincée au profit d'une identité exclusiviste et belliqueuse. Greenfeld dresse, par ailleurs, un parallèle intéressant entre marxisme et national-socialisme, deux idéologies puisant dans une même mémoire sociale, et dont la source n'est autre, encore

une fois, que l'éthique piéto-romantique. Vers le milieu du XIX^e siècle, le nationalisme allemand se présente comme suit :

a product of anti Western *ressentiment* injected into the complex system of Piéto-Romantic thought which had constituted the German consciousness before the latter became national, and included the following principles among its basic tenets : (1) the view of the modern — Western, capitalist — world as meaningless, worthless, and evil; (2) the view of modern man as fragmented, alienated from society and from his true nature; (3) the definition of social nature as the true nature of man and belief that the real, objective man is possible only through a « fusion of individuality » in a collectivity, through the renunciation of all claims to particular autonomy, and through being essentially a member of a larger whole imbued with spirit; only the individual who became one with a community was considered to be his true self and thus both rational and free; (4) the yearning for the transformation of society that would make the real man possible, usually to be accomplished through a violent war or revolution; (5) the emphasis on the primacy of intellectuals in bringing about this transformation (p. 386-387).

L'Amérique propose un modèle tout autre. Corps composite plutôt qu'individualité suprême (p. 482), la nation américaine est la résultante d'un pragmatisme politique et non du *ressentiment* à l'égard de la nation mère. Le discours social et philosophique des pères fondateurs, s'il se rapproche de l'idéologie des Lumières, n'imprégnera guère l'identité nationale américaine. Union instrumentale à la fin du XVIII^e siècle, les États-Unis développent une idéologie nationale qui exclut le milieu intellectuel (provoquant du coup une très vive réaction des intellectuels américains à l'égard de leur nation). Nation du *self-made man*, l'Amérique est une *self-made nation* dont les valeurs fondamentales consacrent le savoir expérimental dans son mode pragmatique et opérationnel et le respect de Dieu. La théorie organique de la nation américaine ne fut pas un système de pensée cohérent, mais personne ne s'y opposa véritablement (p. 481). Mais la mouvance identitaire n'allait pas s'arrêter là :

For the entity which took the place of a state in the heart of an American citizen, and which from then on, above any other factor, defined the identity of different *groups* of Americans and distinguished between them, was ancestral nationality, or, as it came to be defined, « ethnicity » [...] In the beginning of the twentieth century it was reasonable to assert that the United States was less a Union of states than of nations (p. 482).

Être américain, c'est, conclut Greenfeld, persévérer dans la loyauté à ses idéaux, en dépit des contradictions insurmontables entre ceux-ci et la réalité, tout en acceptant la réalité sans qu'il soit nécessaire de se réconcilier avec elle (p. 484).

Nationalism. Five Roads to Modernity est un livre brillant. Si la thèse de l'auteure est contestable (on peut toujours prétendre que le nationalisme est le produit d'un discours ayant déjà intégré les valeurs fondamentales de la modernité), sa démonstration suit une logique implacable, relatant la mouvance des discours menant aux identités nationales suivant un fil conducteur qui relie l'Angleterre aux États-Unis et à la Russie.

Ignaki Olazabal
Département d'anthropologie
Université de Montréal